



Mo'Sw
l'exp
de David D
au Palais de

y a-t-il un virus dans l'expo ?

Les expositions de **Neïl Beloufa** et de **David Douard**, à Paris, affichent un fort taux de pollution esthétique. Mais c'est peut-être normal.

L'heure est aux expositions binômiques. Après le dialogue à distance qui s'est tenu l'automne dernier entre Pierre Huyghe au Centre Pompidou et Philippe Parreno au Palais de Tokyo, il vient presque naturellement à l'esprit critique de rapprocher les deux solo-shows de Neïl Beloufa à la Fondation Ricard et de David Douard au Palais de Tokyo. Car, appartenant à la nouvelle génération d'artistes français (nés respectivement en 1985 et 1983), ces deux-là se rejoignent notamment par leurs paysages formels, forts de sculptures thermo-trasho-déformées, d'assemblages hybrides de composants organiques et techniques. Mais autre chose, à l'évidence, les rapproche : une conception très détraquée

de l'exposition. Chez Ricard, Neïl Beloufa organise une "exposition" de pièces détachées, à l'image de la bagnole désossée dans laquelle l'artiste a tourné une pauvre mais entêtante sitcom sentimentale, *Brune Renault*. Ce road-movie immobile, où l'on ne sort jamais du garage, devient le "poisson-pilote" d'une expo qui s'éclate en tous sens et se répartit partout dans l'espace, tandis que tourne en boucle *Les Portes du pénitencier* de Johnny Hallyday. Le garage est la métaphore de l'atelier de l'artiste, ou du studio de tournage : un lieu où processus et déconstruction vont ensemble, où les œuvres sont à la fois faites et jetées, et leurs déchets recyclés sous verre. Telles les portes déglinguées qui ne mènent nulle part mais qu'on peut quand même ouvrir, ici l'esthétique relationnelle est plus qu'un piège : un vieil attrape-couillon.

Au Palais de Tokyo, l'ambiance instaurée par David Douard est d'abord plus tranquille : on traverse un espace bureautique, une sorte de place publique

ici l'esthétique relationnelle est plus qu'un piège : un vieil attrape-couillon

agrémentée de fontaines et d'auvents, sauf que les publicités sont rongées, les ordinateurs virussés, les fontaines déformées, les nouveau-nés monstrueux. Le monde vire à l'anomalie généralisée. Il y a comme un virus dans l'exposition, telle cette maladie infectieuse qui apparaît en fin de parcours sur le moulage en plâtre d'un sein tuméfié daté du XIX^e siècle et sorti du musée d'un hôpital parisien.

Certes, la critique d'art ne peut se contenter de rapprocher des œuvres elle doit être aussi, comme disait Derrida, "le procès continu des différences". On remarquera alors qu'au travers de ces paysages défaits deux sensibilités très distinctes se donnent à voir : plus "peu manipulateur" chez David Douard, qui oppose un réel malade au storytelling ambiant ; plus "déconstructionniste" chez Neïl Beloufa, qui procède à un démonstratif jouissif et nerveux de sa propre série. C'est dire si, tout en jetant un sévère regard sur les expositions-programmes des années 90 (façon Parreno et Huyghe justement), ces artistes attaquent et plastiquent les fictions et stéréotypes qui nous entourent. **Jean-Max Colard**

Neïl Beloufa *En torrent et second jour* jusqu'au 24 mai à la Fondation d'entreprise Ricard, Paris VIII^e, www.fondation-entreprise-ricard.com
David Douard *Mo'Swallow* jusqu'au 12 mai au Palais de Tokyo, Paris XVI^e, www.palaisdetokyo.com